

Harmonieux rivaux, Damon, Alphésibée !
L'once écoute immobile, en vos chants absorbée :
La vache, oubliant l'herbe, admire vos pipeaux ;
Les fleuves enchaînés ralentissent leurs eaux.
Nous redirons vos chants, Damon, Alphésibée !

Et toi, mon Pollion (as-tu déjà franchi
Les bouches du Timave au loin d'écueils blanchi,
Ou serres-tu de près la rive d'Illyrie ?)
Viens pour moi le jour de célébrer ta vie,
Le jour de révéler aux yeux de l'univers
Sophocle tout entier renaissant dans tes vers !
A toi les miens ; à toi, ce que tu fis éclore :
- Tu m'ouvris la carrière et ton nom doit la clore !
Souffre, ô victorieux, que sur ton front guerrier
Serpente un peu de lierre au milieu du laurier !

L'ombre à peine avait fui ; par la nuit déposée,
Sur l'herbe fraîche et tendre éclatait la rosée,
Délices des troupeaux ! quand Damon, le premier,
Pour chanter s'appuya contre un bel olivier.

[CHANT DE DAMON]

"Viens, astre du matin, rends-nous la clarté sainte !
Vous, dieux, que vainement prit à témoin ma plainte
Quand Nise me trompait pour d'indignes amours,
Mourant je vous atteste au dernier de mes jours !
Flûte, redis ces vers à l'écho du Ménale.

Ménale aux pins chanteurs, mont d'où toujours s'exhale
Un murmure d'amour écouté par les bois !
C'est là qu'aux chalumeaux Pan a donné la voix.
Flûte, redis ces vers à l'écho du Ménale.

Nise à Mopsus livrée ! Amants, que verrons-nous ?
Les timides brebis boiront auprès des loups,
Et le griffon bientôt cherchera la cavale.
Allume les flambeaux, l'hymen te la conduit ;
Répands des noix, Mopsus ! Époux, Vesper te luit !
Flûte, redis ces vers à l'écho du Ménale.

Va, fière d'un tel choix, prodigue tes dédains !
Exècre tout en moi, mes chalumeaux, mes chèvres,
Mon sourcil hérissé, le long poil de mes lèvres !
Crois-tu que nul ne veille aux serments des humains ?
Flûte, redis ces vers à l'écho du Ménale.

Ta mère en nos vergers t'amenait tout enfant ;
Et moi je vous guidais, et mon bras triomphant,
Pendant les fruits lustrés vers ta main virginale,
Pouvait de terre atteindre aux flexibles rameaux.
J'entrais, quand je te vis, dans ma douzième année.
Je te vis, ô vertige ! ô mort prédestinée !
Erreur qui me plongeait dans un gouffre de maux.
Flûte, redis ces vers à l'écho du Ménale.

[CHANT D'ALPHÉSIBÉE]

Je te connais, Amour ; sur la roche enfanté,
La Scythie ou la Thrace est ta terre natale,
Et tu n'as rien du sang de notre humanité !
Flûte, redis ces vers à l'écho du Ménale.

Du sang de tes enfants l'Amour souilla ta main,
Médée ! Impie Amour, et toi, mère infernale !
Qui de vous deux, cruels, fut le plus inhumain ?
Amour, tu fus impie, et toi, mère, infernale !
Flûte, redis ces vers à l'écho du Ménale.

Sur le chêne luiront les pommes d'or ; l'ormeau
Va porter le narcisse, et le loup fuir l'agneau.
Du cygne désormais l'orfraie est la rivale.
Bruyères, suiez l'ambre, et que Tityre égale
Dans les forêts Orphée, Arion sur les mers !
Flûte, redis ces vers à l'écho du Ménale.

Adieu, bois ; Océan, change en eau l'univers.
Fleuve, reçois mon corps, voici l'heure fatale ;
Je vais tomber du mont qui surplombe le bord.
Toi, pour présent dernier, Nise, accepte ma mort !
Assez, assez de chants, ô flûte pastorale !
Laissons, laissons dormir les échos du Ménale."

[TRANSITION]

Muse, viens à mon aide et répète en mon nom
Le chant d'Alphésibée, émule de Damon.
Tous n'ont point pour tout dire une assez longue haleine.

"Donne l'eau, ceins l'autel d'un souple fil de laine ;
Jette au feu l'encens mâle et la grasse verveine.
Puissent de mon époux se troubler les esprits,
Et que du rite saint le charme s'accomplisse !
Charme, rends-moi Daphnis que la ville m'a pris.

Des charmes ont changé les compagnons d'Ulysse ;
Le froid serpent se brise au son des mots prescrits
Et sous l'enchantement la lune du ciel glisse.
Charme, rends-moi Daphnis que la ville m'a pris.

Trois fils de trois couleurs ont noué son image.
Autour de cet autel fais un triple voyage :
Les dieux au nombre impair assurent l'avantage.
Charme, rends-moi Daphnis que la ville m'a pris.

Il faut nouer trois fois les trois couleurs et dire
C'est ta chaîne, ô Vénus, prête-moi ton empire !
Charme, rends-moi Daphnis que la ville m'a pris.

Le même feu durcit l'argile et fond la cire :
Au feu de mon amour, cruel, fonds et maigris !
Fleur de froment, lauriers, brûlez dans le bitume :
Lauriers, brûlez sur lui, dont l'amour me consume.
Charme, rends-moi Daphnis que la ville m'a pris.

Telle, folle d'amour, lasse de vaines courses,
Cherchant dans les grands bois son taureau qui la fuit,
La génisse enfin tombe aux bords fleuris des sources,
Éperdue, et sans voir grandir aux cieus la nuit !
Puisse d'un tel amour t'accabler la torture,
Et moi ne songer pas à guérir ta blessure !
Charme, rends-moi Daphnis que la ville m'a pris.

Le perfide jadis au logis solitaire,
Promesse de retour que sous le seuil j'enterre,
Laissa ces vêtements. O souvenirs chéris,
Vous me devez Daphnis ; sois-en gardienne, ô Terre !
Charme, rends-moi Daphnis que la ville m'a pris.

Ces plantes et ces fleurs dans le Pont récoltées
(Le Pont est le pays des herbes enchantées),
C'est un don de Méris. Par leurs charmes secrets
J'ai vu Méris en loup s'enfuir dans les forêts,
Transplanter les moissons, et des royaumes sombres
A son commandement faire monter les ombres.
Charme, rends-moi Daphnis que la ville m'a pris.

Prends, et derrière toi jette la cendre au fleuve,
Mais sans te retourner : c'est la dernière épreuve.
Eh ! n'a-t-il pas les dieux et notre art en mépris ?
Charme, rends-moi Daphnis que la ville m'a pris.

Attends ; vois, ô bonheur, se ranimer la cendre,
Et la flamme en tremblant sur l'autel se répandre.
Qui vient ? Hylax aboie. En croirai-je ses cris ?
Que de rêves le coeur se forge lorsqu'il aime !
Ah ! charmes, arrêtez, arrêtez ! C'est lui-même,
Et la ville me rend Daphnis qu'elle m'a pris."